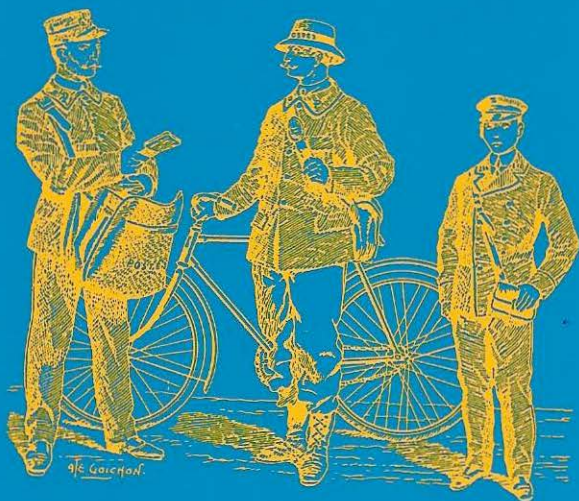


Études réunies et présentées par Benoît Melançon et Pierre Popovic

LES FACULTÉS DES LETTRES

RECHERCHES RÉCENTES
SUR L'ÉPISTOLAIRE FRANÇAIS ET QUÉBÉCOIS



Centre universitaire pour la sociopoétique
de l'épistolaire et des correspondances
Département d'études françaises
Université de Montréal
Février 1993

LES FACULTÉS DES LETTRES
RECHERCHES RÉCENTES
SUR L'ÉPISTOLAIRE FRANÇAIS ET QUÉBÉCOIS

Actes du colloque tenu à l'Université de Montréal
les 14 et 15 mai 1992
dans le cadre du 60^e Congrès de
l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences

Études réunies et présentées par Benoît Melançon et Pierre Popovic

Centre universitaire pour la sociopoétique
de l'épistolaire et des correspondances
Département d'études françaises
Université de Montréal
Février 1993

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec, 1993

Centre universitaire pour la sociopoétique
de l'épistolaire et des correspondances

TABLE DES MATIÈRES

« Présentation »	
Benoît Melançon et Pierre Popovic	3
« Diderot épistolier : pour une poétique de la lettre familière au XVIII ^e siècle. Conclusions d'une thèse »	
Benoît Melançon	13
« Les traités d'art épistolaire au XIX ^e siècle québécois : rhétorique et code social »	
Manon Brunet	45
« L'asymétrie épistolaire. De l'usage de la correspondance à la conception du littéraire chez Octave Crémazie et Henri-Raymond Casgrain »	
Micheline Cambron	73
« L'argent dans la lettre-vie d'Arthur Rimbaud »	
Pierre Popovic	95
« La correspondance d'Arthur Buies : problèmes éditoriaux »	
Francis Parmentier	119
« Du dit et du non-dit : lettres à un critique (Camille Roy) »	
Jane Everett	131
« Alfred DesRochers et la critique cléricale de son temps. Censure et autocensure de <i>l'Offrande aux vierges folles</i> (1928) »	
Richard Giguère	163
« Saint-Denys Garneau : le corps épistolaire »	
Joseph Bonenfant	183
« Sur quelques lettres-fantômes. Genèse d'une édition critique de la correspondance d'Alain Grandbois »	
Bernard Chassé	193
« De Saint-Denys Garneau à Paul-Émile Borduas : le transfert épistolaire de Robert Élie »	
Gilles Lapointe	211
« De la lettre au poème. La correspondance Gaston Miron-Claude Haeffely »	
Louise Dupré	229

LISTE DES COLLABORATEURS

- Joseph **BONENFANT**, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke
- Manon **BRUNET**, Département de français, Université du Québec à Trois-Rivières
- Micheline **CAMBRON**, Département d'études françaises, Université de Montréal
- Bernard **CHASSÉ**, Département d'études françaises, Université de Montréal
- Louise **DUPRÉ**, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal
- Jane **EVERETT**, Département de langue et littérature françaises, Université McGill
- Richard **GIGUÈRE**, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke
- Gilles **LAPOINTE**, Famille des arts, Université du Québec à Montréal
- Benoît **MELANÇON**, Département des littératures, Université Laval et Département d'études françaises, Université de Montréal
- Francis **PARMENTIER**, Département de français, Université du Québec à Trois-Rivières
- Pierre **POPOVIC**, Département d'études françaises, Université de Montréal et CIADEST

L'illustration de la couverture, tirée du *Nouveau Larousse illustré* (1897-1904), est reproduite du dictionnaire d'Alain Duchesne et Thierry Leguay, *l'Obsolète. Dictionnaire des mots perdus*, Paris, Larousse, coll. « Le souffle des mots », 1988, 267 p., p. 222.

Présentation

Benoît Meïançon
Pierre Popović

L'importance aujourd'hui accordée aux recherches sur l'épistolaire peut être aisément mesurée : les publications se multiplient, de nombreux colloques sont organisés, une association internationale de spécialistes a été mise sur pied. Créée en 1987 lors de la décade de Cerisy-la-Salle consacrée à l'épistolarité à travers les siècles, l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire (AIRE) a, depuis, organisé un autre colloque (à Caen, en mai 1991¹) et une série de séminaires à l'Université Paris VII-Jussieu (« Méthodologie générale de l'épistolaire », « La lettre d'amour », « Écrire à l'écrivain », « Dialogues épistolaires »), en plus de publier un *Bulletin* semestriel et de travailler à la préparation d'un annuaire des chercheurs s'intéressant à l'épistolaire. L'Association compte aujourd'hui près de deux cents membres, dans plusieurs

1. Un autre aura lieu à Calais à l'automne 1993 et portera sur « La lettre et le politique ».

pays européens, aux États-Unis et au Canada (Benoît Melançon est le responsable de la section canadienne, qui compte 45 membres). L'AIRES n'est toutefois pas seule à s'intéresser à l'épistolaire, comme en fait foi, notamment, la tenue de nombreux colloques internationaux durant la seule année 1991 : « Expériences limites de l'épistolaire : lettres d'exil, d'enfermement, de folie » (Caen, mai); « Fragments d'un discours amoureux dans la littérature épistolaire moderne » (Trente, mai); « Épistolaire et journal intime » (Calaceite, juillet); « Lire la correspondance de George Sand » (Nohant, septembre); « Art épistolaire et art de la conversation en France à l'époque classique » (Wolfenbüttel, octobre); « Epistolary Strategies in Correspondences of French Writers of the Second Half of the Nineteenth Century » (San Francisco, décembre). Des groupes de recherche se constituent (à Paris, autour de Roger Chartier, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, ou d'André Magnan, à l'Université Paris X-Nanterre), des volumes collectifs paraissent (huit depuis 1983), ainsi que des numéros de revues savantes (dix depuis 1981), et des ouvrages relancent l'étude du statut et de la pratique de la lettre (Janet Gurkin Altman, *Epistolarity. Approaches to a Form*, 1982; Alain Buisine, *Proust et ses lettres*, 1983; Bruce Redford, *The Converse of the Pen*, 1986; Elizabeth J. MacArthur, *Extravagant Narratives*, 1990; Vincent Kaufmann, *l'Équivoque épistolaire*, 1990; Anita Runge et Liselotte Steinbrügge, *Die Frau im Dialog. Studien zur Theorie and Geschichte des Briefs*, 1991; Geneviève Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, 1992). L'essor connu par les études épistolaires semble ignorer les frontières, qu'elles soient géographiques, linguistiques ou disciplinaires.

De nombreuses raisons expliquent cet intérêt récent et soutenu. Elles sont d'abord conjoncturelles. Il ne fait pas de doute que les dix ou vingt dernières années ont été marquées par des bouleversements sociopolitiques et culturels majeurs dont la rapidité et l'importance n'ont pas fini de surprendre. Ces

changements, qu'il est inutile de détailler tant ils sont présents à l'esprit de tous, ont été accompagnés, sans que l'on sache toujours clairement lesquels ont déterminé les autres, de transformations des mentalités, de mises en doute de démarches cognitives établies, de modifications dans le système des représentations et des axiologies en place. Des expressions vite reçues et publicisées, comme « la défaite de la pensée » (Finkelkraut), « l'ère de l'individualisme » (Lipovetsky), « la fin de l'histoire » (Fukuyama), « la fin des récits de légitimation » (Lyotard), ont valeur de repères, non qu'elles soient associables pour former une sorte de constat consensuel, mais parce qu'elles sont en prise directe sur des courants porteurs de l'opinion qui prennent tous acte à la fois d'une mutation dans les mécanismes même de la croyance, d'un nouveau « malaise dans la civilisation » et d'une relation difficile des sphères privée et collective. Longtemps pièce maîtresse du système symbolique, détrônée aujourd'hui par les médias de la séduction immédiate gérés et générés par les industries culturelles, fonctionnant elle-même à la croyance, la littérature n'a pas échappé à l'emprise générale du doute et de l'instabilité. D'une certaine façon, toute sa modernité n'a d'ailleurs fait que les annoncer puisque la littérature moderne tend résolument à cette ère dite du soupçon, y ajoutant sa propre remise en cause perpétuelle. La littérature en apparaît plus fragile que jamais, car les soupçons se sont portés en tous les lieux de son procès, de la création à sa diffusion, de ses effets à son institutionnalisation, de sa spécificité à son idéologie. Étudier l'épistolaire, c'est aussi, en quelque sorte, un geste de protection, dans toute l'ambiguïté qu'un tel geste comporte. Lire la lettre donne en effet l'impression, et peut-être l'illusion, de rejoindre un arrière-lieu des Lettres, c'est-à-dire un espace retiré de la feinte où du sujet se donne déjà à lire, autrement (mais ni plus ni moins authentiquement) que dans les textes figés par la publication. Il vivote là du littéraire avant la lettre, si l'on peut dire, vivant parce

que nécessairement inachevé, parce qu'en attente d'une réponse. Le lecteur des correspondances, curieux et indiscret, assiste à des rendez-vous in vivo entre un auteur et un lecteur, dont l'un et l'autre se dérobent et s'exhibent.

Ces considérations mènent vers le second lot de raisons : littéraires. À l'égard des textes destinés au spectacle de la place publique, les correspondances d'écrivains paraissent former un circuit parallèle, comme si elles jouaient une autre scène que celle de la mise au monde (éditer) d'un texte, ou plutôt comme si elles déplaçaient les enjeux, déjouaient les règles, contournaient les usages de cette dernière. En pastichant la sagesse des nations, on pourrait dire, devant tel œuvre publié, « achevé » par l'édition qui le consacre : tout le reste est épistolaire (ou pour être plus exact : tout le reste est littérature intime). Les lettres sont, avec le journal et l'autobiographie, de ces chemins de traverse où, comme le dit Louise Dupré dans les pages qui suivent, a lieu un « jeu constant entre le biographique et le littéraire, dans l'indiscernable de leur rencontre, dans l'espace où, se rejoignant, ils se manquent ».

Les raisons de l'attention portée à l'épistolarité sont enfin théoriques. Aujourd'hui que les études strictement immanentes ont dû conclure à leur incapacité de produire une théorie susceptible de définir la littérarité d'un texte, les recherches ont abandonné cette quête d'une particularité interne et statique pour aborder et tenter de saisir *la dynamique* du fait littéraire, de le comprendre (dans les deux sens du verbe) dans les réseaux de relations complexes qui le lient ou l'opposent à d'autres productions signifiantes, ou à d'autres pratiques sociales, ou au champ culturel, ou aux multiples secteurs discursifs qui l'entourent. Appréhender cette dynamique revient à penser le littéraire lui-même comme un processus dynamique et ouvert, comme un creuset où se catalyse du sens. Par sa position singulière, oblique dans la production d'un écrivain, par ce retrait qui l'autorise de certaines libertés (qui n'excluent pas des autocensures

tactiques), par sa mise en texte d'un sujet décentré par rapport à celui de l'exhibition publique, l'épistolaire occupe une place de choix dans ces réactions caténaïres plus globales que les recherches en littérature s'efforcent de dévoiler et d'analyser.

Le lecteur retrouvera tous les aspects de cette problématique dans les textes qui suivent. Ceux-ci constituent les versions remaniées en vue de la publication de communications présentées au colloque « Les facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois », qui s'est tenu dans le cadre du 60^e Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (Acfas) en mai 1992 à Montréal. Alors que les communications étaient regroupées thématiquement lors de ce colloque, il nous a paru plus logique et plus conforme à leur réalité d'ordonner simplement les textes de la présente édition selon la chronologie des objets d'étude. Deux raisons corrélatives motivent cette décision. D'une part, l'hétérogénéité heuristique des motifs précédemment retenus, si elle se prêtait bien à l'exercice de la conférence orale, devient dommageable dans un écrit collectif (où l'on n'aperçoit plus la pertinence de la juxtaposition de sections comme « Problèmes d'édition » et « La lettre des poètes »). D'autre part, chacun des textes, même s'il traite le plus souvent de questions très précises, ne s'en relie pas moins à la problématique générale résumée ci-dessus, en sorte qu'il nous a semblé préférable de laisser la lecture circuler librement d'une étude à l'autre, n'étant contrainte que par un fil chronologique qui a par ailleurs l'avantage de faire sentir que la pratique épistolaire est, à l'instar de toutes les pratiques sociales, historiquement relative.

L'ensemble présente deux études sur des écrivains français, huit sur des écrivains québécois. Bien qu'elle soit due au hasard, cette répartition n'en est pas moins l'indice d'une émergence récente non seulement des recherches sur l'épistolarité en terre québécoise, mais aussi, plus directement, du genre

épistolaire lui-même. On en prendra d'autant plus facilement la mesure que cinq de ces études ont concerné des textes inédits. Cette émergence du genre épistolaire au Québec rappelle certes que l'une des caractéristiques de l'épistolarité est d'être (le plus souvent) directement redevable d'une décision de l'appareil institutionnel et, plus précisément, d'une collaboration active entre l'instance critique et le secteur éditorial. On ne manquera donc pas de l'inscrire dans cette institutionnalisation de la littérature québécoise, phénomène récent quoique de moyenne durée, qui s'est avéré d'une grande (redoutable, diront certains), efficacité au cours des trente dernières années. Ce nonobstant, outre qu'il faut la replacer sur l'horizon de ces débats plus larges que nous avons évoqués au début de cette présentation, il convient également de souligner qu'elle risque de conduire à des résultats particulièrement neufs et intéressants dans le cas du Québec. En effet, lorsque Gilles Marcotte énonçait il y a quelque dix ans le paradoxe suivant : « L'institution littéraire n'est pas un thème nouveau en littérature québécoise. Elle est, au contraire, notre *plus vieille idée*. Comme Dieu existe avant la création, elle précède les œuvres² », il suggérait que la demande avait toujours surdéterminé l'offre et, par suite, invitait à penser, si nous le lisons bien, que l'activité créatrice au Québec avait toujours peu ou prou souffert d'un conformisme institutionnel pesant (duquel, cependant, des textes ont pu s'arracher). On en vient dès lors à penser que le genre épistolaire a pu en certains cas servir de refuge ou d'exutoire, abriter des désaveux, des anti-stratégies et des contre-propositions dont l'analyse devrait fournir de précieux renseignements sur l'histoire réelle des mentalités littéraires, sur l'ampleur du surmoi institutionnel québécois et sur l'évolution des esthétiques littéraires.

2. Gilles Marcotte, « Institution et courants d'air », *Liberté*, 134, 23 : 2, mars-avril 1981, p. 5-14, p. 5.

Après que Benoît Melançon a proposé, au terme d'une analyse thématique, pragmatique et rhétorique, une « poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle » dont les différents aspects — traitement de la temporalité, tropes récurrents, énonciation et formes spécifiques d'insertion de la parole d'autrui — composent le legs de ce genre intime à l'aube de sa modernité, plusieurs études se consacrent à ce XIX^e siècle québécois encore, mais de moins en moins, méconnu. Concentrant le regard sur l'exemple de Jean-Baptiste Meilleur, Manon Brunet décortique les traités d'art épistolaire alors en circulation, cherchant à en fournir une lecture sociologique et esthétique apte à comprendre l'interaction des règles rhétorico-pragmatiques que ces traités proposent, la relation au monde et à la culture qu'elles impliquent, ainsi que l'intrication entre ce code d'écriture et un code social plus large. Si l'examen de ces traités conduit Manon Brunet à toucher cette frontière poreuse et mouvante qui sépare les espaces privés et publics, l'analyse que Micheline Cambron effectue de la correspondance « asymétrique », déséquilibrée, entre Octave Crémazie et Henri-Raymond Casgrain, la mène à cerner deux conceptions différentes de la littérature et de l'écriture, comme gazées derrière les réticences, les politesses et les malentendus. Par contre, à mesure qu'elle se développe, la correspondance d'Arthur Rimbaud s'écarte radicalement de toute préoccupation littéraire : c'est son intolérable ennui et cette demande/recherche d'argent qui en est le leitmotiv qui retiennent Pierre Popovic, lorsqu'il aborde le texte rimbaldien à la façon dont l'édition du centenaire réalisée par Alain Borer lui paraît convier son lecteur. Alors qu'il en prépare la publication, Francis Parmentier inventorie les problèmes éditoriaux que lui pose la correspondance, variée et très riche, d'Arthur Buies. À l'instar de Parmentier, deux autres critiques ont entrepris d'écrire la biographie de l'épistolier dont ils étudient la correspondance : Jane Everett dégage des lettres qu'il a reçues la « persona » critique de Camille Roy, l'image que les écrivains se font de lui ou

qu'ils lui offrent au cours de missives toutes tendues vers l'acquisition de capital symbolique; Bernard Chassé, quant à lui, décrit les difficultés et les obstacles qu'il rencontre, les enquêtes qu'il mène, afin de parvenir à constituer d'abord, à éditer critiquement ensuite, le corpus des lettres d'Alain Grandbois. Le nom de ce dernier se relie comme de soi à ces trois autres poètes québécois que sont Alfred DesRochers, Saint-Denys Garneau et Gaston Miron. Des dérapages, des sautes d'humeur, il n'en manque pas dans la correspondance qu'Alfred DesRochers entretient avec les critiques cléricaux des années trente et quarante : Richard Giguère démontre que ces échanges de lettres mettent en vedette le pouvoir discrétionnaire de ces clercs dans les instances de légitimation du temps et la façon dont le poète de l'Orford doit composer avec cette contrainte. Les diktats moraux de ces clercs, pour le moins entamants, Paul-Émile Borduas entreprit comme l'on sait de les épargner à toute démarche artistique : en Borduas, l'épistolier fut aussi actif et fécond que l'essayiste, ainsi que le souligne Gilles Lapointe dans une étude portant sur la correspondance que le peintre entretenait avec Robert Élie, observant dans cet échange la présence diffuse d'une tierce figure, celle de Saint-Denys Garneau. La correspondance de ce dernier accueille d'autres contraintes, plus intérieures : Joseph Bonenfant montre que ses lettres n'arrêtent pas de confier une fatigue, un épuisement, une déprime, mais qu'elles manifestent une étonnante présence du corps et, sur un autre plan, un lien trouble avec la poésie rimbaldienne. La difficulté d'être au monde n'est pas moins intériorisée chez Gaston Miron, mais elle rejailit dans une épistolarité expansive, aux effets ostentatoires, lourde de batailles avec soi-même, avec les autres, avec l'histoire, avec la littérature : la suivant à la trace, Louise Dupré y décèle une logique aporétique oscillant entre une représentation classique de l'unité subjective et la vision moderne d'un sujet fragmentaire et décentré.

Qu'il nous soit permis, en terminant cette présentation, de remercier l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (Acfas) et le Centre d'études québécoises (CÉTUQ) du Département d'études françaises de l'Université de Montréal pour le soutien logistique qu'ils ont apporté lors de la tenue du colloque. Nous remercions également le fonds CAFIR de l'Université de Montréal et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada qui ont rendu possible l'édition des Actes de ce colloque.